

Bessis, Sophie. 2010. *Dedans, dehors*. Tunis, Éditeur Elyzad, ISBN: 978-9-973-58028-3, 144 pp.

Mené à la première personne, le roman de Sophie Bessis appartient au genre autobiographique: l'usage du "je" dans toute la narration ne peut que traduire l'entrée directe du narrateur/auteur dans l'espace de la fiction. C'est en effet son passé – celui des années '70, des compagnons de route et de "sa" Tunisie, quittée à cause de la révolution – qui émerge au fil des pages, dans une atmosphère à la fois mélancolique et nostalgique:

Quand j'ai soif j'y retourne, dans ces lieux qui ne comptent pas ce qu'ils te donnent, qui t'offrent à boire [...] Après, je regagne le pays petit et joli, celui où les soleils sont clairs et les murs blancs [...] Dedans, dehors. Dehors j'ai tant essayé. J'ai tant voyagé. Et toujours je replonge dedans. Dans la maison du pays où je vis aujourd'hui, le pays des ciels gris [...] (pp. 29-30).

Ce récit intime est précédé de deux citations en exergue, tirées d'Arthur Rimbaud et d'Eugène Ionesco.

La première, "Elle est retrouvée. Quoi? L'Éternité. C'est la mer allée avec le soleil" (*L'Éternité*, mai 1872), s'ouvre sur un cri de joie, car le poète a retrouvé, nous dit-il, l'éternité perdue dans le spectacle de la nature (la mer et le soleil).

L'autre, "La seule société vivante est celle où chacun peu rester autre au milieu de ses semblables", décrit une véritable démocratie, qui accepte toutes les différences et les particularismes.

Elles sont explicitement données par Sophie Bessis pour fixer le cadre de la narration, pour orienter le lecteur. Mais, dans quel sens? Dans quelle direction? Nous y reviendrons!

Dedans, dehors se compose de quinze chapitres, dominés par les thèmes de l'exil, de l'errance et de la mémoire.

D'abord exclusion de son pays natal, l'exil extérieur, qui entraîne la nécessité de vivre à l'étranger, conduit en même temps à un exil intérieur, à un état d'absence et à la conviction d'être des ratés. Un rien suffit à éveiller une émotion. Sophie Bessis nous fait découvrir combien elle a souffert d'être séparée de ses amis, de sa famille, de son "petit pays aux matins clairs et aux murs blancs" (p. 136).

Elle aussi s'est trouvée à un moment donné dans la nécessité de quitter sa terre d'origine, même si cet éloignement est marqué par des retours périodiques: "L'exil n'est pas si radical – elle nous confie –, il ne m'empêche pas de savoir d'où je viens. Je garde un passeport vert, le rouge est venu après. Je cultive la routine des fréquents allers-retours" (p. 16).

Ce thème rejoint celui de l'errance qui permet la mise en place de situations nouvelles. Quittant la maison paternelle elle rencontre "des vies", connaît des "odeurs", des "goûts"; elle est séduite par ceux qu'elle appelle vaguement "les gens" qui parlaient de changer le monde pour rendre heureux les misérables, pour le bonheur du peuple:

J'ai écouté, j'ai regardé. J'ai écrit qu'il fallait les aimer eux qui voulaient détruire les palais des puissants [...] Après, ceux qui voulaient changer le monde sont devenus des Importants, ils ont habité les palais des puissants et oublié les misérables. Je les ai revus, ils étaient devenus gros et portaient des lunettes noires (pp. 96-97).

Mais, ce nomadisme permet aussi une transformation intérieure, l'ouverture vers le monde:

Je connais d'autres pays, je les aime. Celui de la forêt. Elle porte le nom d'Equatoriale. Elle est verte, noire, elle atteint le ciel [...]. Je suis allée aussi dans d'autres Afriques [...]. Je les aime ces Afriques. Elles m'ont donné. Ses gens m'ont tant montré et tant raconté (pp. 26-28).

Et si voyager donne la possibilité de s'approcher à des mondes inconnus et, donc, de s'enrichir, remonter aux sources du "moi" devient encore plus nécessaire pour ne pas oublier son identité. Et à la mémoire avec la découverte de ces contrées viennent aussi les malheurs, les séparations mais surtout les souvenirs d'enfance sur lesquels Sophie Bessis se penche pour y retrouver un instant de bonheur:

À Londres, Paris, Budapest et Berlin me chante ma mère pour m'endormir, et la Jeune Garde, et les bataillons ouvriers. J'aime ces chansons. Je les connais toutes. Je les claire de temps à autre aux oreilles amusées de ceux qui les ignorent (p. 45).

Par l'artifice de la narration à la 1^{re} personne, le personnage, qui est aussi narrateur, exprime directement ses valeurs et sa vision du monde. Il se met à nu par les informations

intimes qu'il donne. Il livre au lecteur ses impressions, ses souvenirs, sa révolte contre l'expérience de l'exclusion et de la discrimination vécue à cause de ses origines juivarabes:

Comment raconter? Comment dire l'aventure, son naufrage? Comment dire ce qu'il en reste, qui nous sauve? Nous nous sommes crus faiseurs d'histoire, nous les rêveurs, les mélangés [...] Nous voilà des ratés, comme on dit des objets qui présentent un défaut car ils ne sont pas comme les autres, et qu'on met au rebut (p. 20).

En ce qui concerne les autres personnages, ils font partis à des degrés divers de l'univers de la romancière. Au fil des pages ils se révèlent devant nos yeux: N., qui fait la révolution; Sol, l'amie de toujours; Halwa qui a quitté elle aussi son pays et vit en exil, et d'autres personnages qui sont tant d'histoires.

De l'apparence physique de ces personnages nous ne savons rien. Ce qui compte sont leurs gestes, leurs allures, leurs états d'âme.

Et c'est la raison pour laquelle Sophie Bessis réduit aussi le décor à quelques lieux de ses évasions qui sont vaguement localisés à l'aide d'un nom de continent, l'Afrique:

Des années je suis restée dans ce pays de la forêt. J'y suis retournée même, tant je l'aimais. Les routes y sont rouges, rouges, la couleur du fer rouillé [...] Je suis allée aussi dans d'autres Afriques, qui ne sont pas vertes, celles où tu roules, tu roules, des heures et des jours, tu vois le même paysage. Les routes sont jaunes ici, ou brunes, quelques arbres les bordent qui ne montent pas au ciel (pp. 26-27).

Enfin, quelques lignes évoquent une "ville chaude", sans nom aussi (mais qu'on comprend bien être sa ville natale), d'où surgit l'immensité d'un univers connu et familial:

Chaque matin, je quitte l'appartement de la ville chaude construite par les Roumis pour entrer dans la fraîcheur calme des ruelles [...] Quand je passe aujourd'hui devant notre vieil immeuble [...] je lève les yeux sur la grande terrasse qui fait l'angle [...] Un jour l'appartement a cessé d'exister. Et tous les autres. Les salons lourds de meubles et le cristal léger des coupes sur les tables. Les oiseaux de nacre sur les paravents. Les pièces interminables [...] (p. 35).

Pour ce qui est de l'ordre chronologique, il est logique qu'une autobiographie soit invitée à raconter chronologiquement le parcours du narrateur/auteur. Néanmoins, il peut sélectionner certains souvenirs et des périodes entières peuvent ainsi être passées sous silence.

C'est le cas de Sophie Bessis qui dans cet ouvrage construit sa narration autour de certaines réminiscences: celles des pays qu'elle a visités, ou celle de la crise de foi qu'elle a eue à un moment donné de son enfance et encore celles des événements liés à la révolution et à son chef Zaïm (le chef charismatique).

Il sait parler aussi aux petits comme aux puissants. Il sait décrire la liberté. Tous l'écoutent. Il se fait le plus grand possible pour dépasser les autres. Il ne veut pas rester petit. Alors il devient trop grand pour son pays, on en oublie sa taille. Il chasse l'occupant puis renvoie le monarque, il occupe seul le trône, il est fier (p. 78).

Elle arrive à composer le mosaïque de sa vie à travers des phrases simples par lesquelles elle raconte des détails qui évoquent des émotions profondes: c'est le trait caractéristique de son écriture des faits réels qui refuse le syntaxiquement compliqué.

En conclusion *Dedans, dehors* est un récit où le jeu intime du narrateur/auteur est livré au lecteur avec spontanéité et sincérité.

L'écriture du moi, qu'elle pratique, favorise un retour en arrière qui révèle la formidable richesse d'une femme qui met en lumière un vécu de souffrances et de choix obligés.

Cette démarche à s'écrire, se dire, confier des moments de son existence, qui ont fait d'elle la narratrice qu'elle est devenue, nous livre aussi un sentiment de bonheur qui circule dans les dernières pages, et qui est lié à ces instants retrouvés de communion avec sa famille et son pays:

Dans quelques jours je pars d'ici. Je vais prendre l'avion pour le petit pays aux matins clairs et aux murs blancs. Ma tribu m'y attend. Elle dit ne reste pas loin trop longtemps ce n'est pas bien de nous laisser loin. J'arrive et tous les jours nous irons les uns chez les autres (p. 136).

C'est cela, peut-être, ce qui la rapproche de Rimbaud et du moment de joie décrit par le poète dans *L'Éternité*?

Mais, le *moi* n'indique pas en même temps la perception de soi en rapport avec un environnement qui montre des sentiers d'ombre face à l'identité juive arabe de la protagoniste?

Voilà, alors, qu'on comprend la citation d'Eugène Ionesco dans l'économie du roman: la critique de la société et de sa banale conformité qu'il faut fuir à tout prix.

MARILENA GENOVESE
Sapienza Università di Roma